

Guy VINCENT Professeur à l'Université Lyon 2,
Directeur du groupe de recherche sur la socialisation

LE CORPS EN FETE

Dans le cadre général de recherches sur les cultures populaires, j'ai été conduit naturellement à m'intéresser au phénomène de la fête. J'ai entrepris des études de sociologie historique sur le devenir des fêtes du XIX^{ème} siècle à nos jours dans une aire déterminée : une petite ville (industrielle) du Sud de Lyon et les villages environnants (recherches conduites avec un spécialiste de sociologie des jeux et des sports, J. Camy).

Lors du renouveau du thème de la fête après 1968 dans la pensée européenne, s'est fait jour une conception de la fête qui donnait bien une place importante au corps, mais comme « libération » du désir, exaltation d'une subjectivité individuelle libérée. Une telle conception parvenait mal à joindre fête et lutte politique, comme en témoignait paradoxalement le fameux slogan : « Pas de lutte sans fête, pas de fête sans lutte ». Elle me semble à l'opposé de la fête populaire, qui est toujours fête du groupe, fête collective. C'est de celle-ci que je voudrais parler. D'autant plus qu'on assiste depuis quelques années à une recrudescence, un renouveau, en France, des fêtes collectives (villages, associations, etc.). Et le corps, ou plutôt la corporéité, y tient une place toute particulière : non plus la fête des corps, comme précédemment évoquée, mais le corps en fête. D'où le titre de cette communication.

Quitte à la discuter sur un ou deux points, je fais mienne la thèse fameuse de Bakhtine dans son livre sur Rabelais (écrit en 1940 et publié en France en 1970) : la fête est l'essence de la culture populaire, le carnaval est l'essence de la fête. Le carnaval, ou plutôt le carnavalesque, puisque ce qui le caractérise peut se retrouver dans des formes culturelles diverses, qui ne sont pas la fête du Mardi-Gras. Et, pour achever d'éclaircir un peu, en allant vite, les hypothèses que je sou mets à la discussion, j'ajouterai deux citations. L'une célèbre, évoquée par Bakhtine, est de Goethe : « Le carnaval est l'unique fête que le peuple se donne à lui-même », (les autres « fêtes » lui sont données par les grands et les puissants). L'autre citation nous ramène à des réalités présentes et tragiques. Dans ses recherches sur la culture populaire, la sociologue française Colette Petonnet a étudié particulièrement les banlieues des villes françaises et les bidonvilles marocains et français. Elle pense pouvoir caractériser un rapport populaire au corps ou une culture populaire du corps de la manière suivante : extériorisation physique des sentiments, contacts corporels, discipline de la douleur, acceptation du corps indépendamment de tout canon esthétique (« le corps supporté tel quel », fût-il obèse, déjeté, etc. ; il ne faut cependant pas en conclure que l'esthétique n'existerait pas dans les classes populaires).

Enfin, dernière remarque : on pourrait dire de la fête carnavalesque ce que les ethnologues, en particulier Françoise Loux, ont dit de la culture des sociétés traditionnelles : le corps y est le support de toute symbolisation.

Il me semble donc que l'on pourrait beaucoup avancer dans la réflexion en faisant converger plusieurs lignes d'analyse conduites trop souvent séparément : place de la fête, dans la culture populaire, place et rôle du corps dans la fête, rapport au corps dans les cultures populaires.

Avant d'indiquer à grands traits ce que pourrait être une telle analyse, - qui est loin d'être achevée - je dois certainement me justifier auprès des sociologues et anthropologues brésiliens. Il peut, en effet, paraître outrepassant de la part d'un français de parler ici de Carnaval. Mais d'une part il ne s'agit pas d'une essence qui serait passée, au XVI^{ème} siècle, d'Europe en Amérique du Sud et y serait demeurée intacte : les formes culturelles se modifient au cours de l'histoire. D'autre part, nous connaissons en Europe, et en particulier en France, à côté de quelques formes plus ou moins folklorisées et commercialisées des anciens Carnavals, ce que j'appelle des fêtes carnavalesques. Ce sont celles que j'étudie, dans l'aire marquée ci-dessus, lors de fêtes patronales de villages, de fêtes d'associations ou de groupements dans les villes et villages.

L'hypothèse semble donc se vérifier, selon laquelle, même dans les sociétés très industrialisées, même dans les « sociétés de consommation », des formes culturelles, possédant quelques-uns des traits caractéristiques du Carnaval, existent toujours.

Que faut-il donc entendre par carnavalesque et quel rôle y joue le corps ?

Il est assez facile de décrire la fête traditionnelle. D'un point de vue phénoménologique, la fête non seulement interrompt le cours de la vie quotidienne pour faire place à l'extraordinaire (le bruit, la lumière, le bien manger, le « trop boire » ...), mais elle met « le monde à l'envers » : les jeunes prennent la place des adultes y compris dans le pouvoir municipal, les hommes sont habillés en femme et réciproquement, les pauvres sont vêtus comme des riches... Par une série impressionnante de permutations s'opère un bouleversement des hiérarchies, des ordres et des valeurs : permutation du haut et du bas, du caché et du montré, de la face et du derrière, du beau et du laid, etc. Et ceci jusqu'à des paroxysmes, qui sont par exemple l'exhibition, l'exaltation du corps grotesque.¹

Ces inversions momentanées (pendant le temps de la fête) ont été interprétées par des sociologues et ethnologues fonctionnalistes, y compris certains sociologues brésiliens que j'ai lus, comme des moyens pour réaffirmer l'ordre social et les valeurs fondamentales du groupe. Figurer le chaos est une manière de célébrer l'ordre. Et ceci d'une manière d'autant plus prégnante et efficace que tout s'opère non par les mots, mais par le corps et ce qui le met en jeu (la musique, la danse, l'ivresse, la transe...). C'est d'ailleurs ce qui fait la difficulté d'une sémiologie de la fête : comment interpréter tous ces symboles ?

Mais cette difficulté ne vient-elle pas aussi du fait que l'essence du carnavalesque serait de jouer avec les oppositions, les contraires (beau/laid, vie/mort, etc.) ? Dans notre texte de 1981, repris dans le dernier numéro de nos Cahiers², nous avons écrit que toute « fête » se situait entre les deux pôles opposés de la cérémonie et de la transgression. Le tort du fonctionnalisme serait de croire à un seul pôle, celui de la célébration, et d'occulter le caractère subversif de l'inversion.

On pourrait faire et on a fait le même type de critique à Bakhtine, qui a une vision positive et « optimiste » du Carnaval : en corporéisant l'homme, le carnaval rend l'homme joyeux. L'homme carnavalesque, dont Rabelais a repris la description dans Gargantua, rote,

¹ Le corps grotesque se définit par l'excès, l'exagération, la profusion. Il y a donc une sorte de franchissement des limites, c'est-à-dire une transgression.

² Cahiers de Recherche n°6, 1986, Université Lyon-2, UA 893.

défèque et urine avec l'innocence du nouveau-né. Mais l'innocence, si elle abolit l'opposition du bien et du mal, est antérieure à cette opposition. Cette catégorie conviendrait mieux à la fête selon Rousseau. La fête carnavalesque, elle, joue sans cesse sur les oppositions, sur les contraires. Elle est transgression des règles habituelles et non célébration d'une unité retrouvée. D'où ses liens, attestables historiquement, avec la révolte (brusque refus d'un monde jusque-là accepté, imagination d'un monde autre). On trouverait, bien sûr des exemples dans les sociétés d'Amérique Centrale et d'Amérique du Sud. Mais en France, nous avons un exemple célèbre et quelques exemples beaucoup moins connus, mais significatifs.

Exemple célèbre, analysé par E. Le Roy Ladurie, celui du Carnaval de Romans³ en 1580, période où le carnaval atteint en Europe son apogée : ce jour-là le mime, le simulacre de bagarre entre pauvres et riches tourne brusquement à la violence réelle : au matin, on relèvera des morts. Autres exemples, moins connus : en plein XIX^{ème} siècle, et même au début du XX^{ème}, des défilés de grévistes réutilisent certains symboles du carnaval.

La fête carnavalesque comme transgression, le jeu incessant sur les contraires nous aident peut-être à comprendre l'ensemble symbolique par lequel s'achèvent la plupart des carnivals et s'achevaient les fêtes patronales appelées « vogue » dans la région lyonnaise. La destruction, la mort par embrasement d'un mannequin que l'on appelle quelquefois « Carnaval » ou « Mardi-Gras »⁴, et qui figure sans doute l'homme carnavalesque, le corps carnavalesque. Dans certains scénarios, le pantin bourré de paille représente un homme rempli d'alcool (il a une bouteille sous chaque bras) et bourré de victuailles, placé sous la protection des trois « Saints » - peu chrétiens - : Goulart, Pansart et Soulart. La représentation crée l'illusion d'un embrasement spontané. Si l'on admet que le Carnaval est la Fête des pauvres, on pourrait esquisser l'interprétation suivante. Ceux qui, tout au long de l'année, meurent de faim, pendant quelques jours mangent et surtout boivent « plus que de raison » : ce corps qui dépérit de manque, va, en une sorte d'apothéose éclater de l'excès. Peut-être est-ce là une autre mort, glorieuse et joyeuse.

Manque/excès, vie/mort, ... Une série de contraires est en jeu, avec des passages incessants de l'un à l'autre, dans cette symbolisation de la fête carnavalesque dont le corps est plus que le support. Le corps de la culture carnavalesque, de la culture populaire, est un système de symboles. Il est cette culture lors de la fête, que nous avons défini naguère comme le moment où la socialisation est portée à son point d'incandescence⁵.

³ Petite ville au Sud de Lyon.

⁴ Dans la région que nous étudions, on l'appelait le « paillasse ». Sa « mort » clôturait la fête patronale, au moins jusqu'en 1940.

⁵ La définition que notre groupe de recherche a donné de la socialisation diffère de celle proposée par une certaine anthropologie culturelle : nous entendons par socialisation la réalisation incessante, par chaque groupe, d'une certaine manière d'être ensemble et d'être au monde.